

Compte rendu du voyage d'études à Munich - Allemagne

du 10 au 14 avril 2015

Organisé dans le cadre du
Parcours cultures germaniques

par les lecteurs d'allemand
Elisabeth Petereit & Ralph Winter

Avec le soutien de la Direction des Relations Internationales de l'ENS

Textes rédigés par les participant-e-s



Pont sur L'Isar

© R. Winter

Programme

vendredi 10 avril

Voyage à Munich en train

Visite guidée de la ville

Apéritif au *Hofgarten*

samedi 11 avril

Visite guidée de la Résidence

Déjeuner à la brasserie *Hofbräuhaus*

Visite du musée d'art *Lenbachhaus*

dimanche 12 avril

Brunch au *Park Café*

Visites individuelles (au choix) :

- *Alte Pinakothek, Neue Pinakothek, Pinakothek der Moderne* (peinture du Moyen âge à nos jours)
- *Deutsches Museum* (p. ex. histoire des instruments de musique, histoire de l'impression)
- *Haus der Kunst* (art contemporain)

Soirée théâtre : *Münchner Kammerspiele*, « Hundehertz » de Mikhaïl Boulgakov

lundi 13 avril

Visite des archives littéraires *Monacensia*

Visite de la *Ludwig-Maximilians-Universität (LMU)*

et visite d'une exposition sur Hans et Sophie Scholl et le groupe « Weiße Rose »

Soirée cinéma : « Elser » de Oliver Hirschbiegel (2015)

mardi 14 avril

Visite de la fondation *Maximilianeum*

Rencontre et déjeuner avec le Président et des boursiers de la fondation

Retour à Paris en train

Visite guidée de la ville

Quelques heures seulement après notre arrivée à Munich, nous retrouvons notre guide sur la *Marienplatz*, devant l'ancien Hôtel de Ville. Comme cela sera le cas pour tout le week-end, le soleil est au rendez-vous et nous sommes prêts à découvrir le centre de Munich !

Mais tout d'abord, un peu d'histoire : Munich voit le jour au IX^{ème} siècle près d'une abbaye bénédictine, ce que le nom même de la ville (issu du vieil-allemand « près des moines ») rappelle. La ville, tout d'abord un modeste village situé sur une des routes du sel de Bavière, devient l'objet des convoitises du Duc de Saxe, Henri le Lion, et de l'évêque de Freising au XII^{ème} siècle. C'est l'empereur Barberousse qui, avec le « Augsburgur Vergleich » de 1158, met fin au différend et accorde la ville à Henri. La ville connaît un véritable essor à partir du moment où, en 1180, Otton de Wittelsbach fonde une dynastie qui règnera jusqu'en 1918. Successivement capitale de la Haute-Bavière, puis de la Bavière, Munich est ainsi la capitale d'un duché qui lui-même deviendra royaume au début du XIX^{ème}. A ce moment-là, Munich connaît sa véritable croissance, sous l'influence du roi Louis 1^{er} de Bavière, qui confie de vastes et somptueuses constructions à des architectes comme Leo von Klenze. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Munich est le théâtre d'une tentative de révolution qui prend la forme de la République des Conseils de Bavière, écrasée dans le sang le 2 mai 1919. La ville est ensuite le foyer du mouvement national-socialiste, comme en attestent les bâtiments officiels du parti au nord du centre historique. Pour cette raison notamment, la ville est détruite environ à 90% par les bombardements alliés, et connaîtra une reconstruction relativement rapide, mais bien visible.



source : www.cityscouter.de

Notre visite tourne donc autour de ces points névralgiques de l'histoire munichoise, à commencer par de nombreuses églises, Munich étant un siège du catholicisme dans ce pays largement protestant. Parmi celles-ci, nous visitons tout d'abord la *Peterskirche* reconstruite, fièrement située en plein centre de la ville. Le bâtiment le plus emblématique reste cependant la *Frauenkirche* (ci-contre), reconnaissable avec ses tours de brique rouge qui, selon le choix des Munichois eux-mêmes, resteront le point culminant de la vieille ville.

Le centre est également marqué par la présence de la Résidence, attenante au *Hofgarten* : ce palais, de prime abord modeste, abrite en réalité un nombre incalculable de pièces, construites – et reconstruites – au fur et à mesure de l'expansion de Munich et surtout de la Bavière, dont le prince a été successivement duc, prince-électeur, puis roi. La visite de cette Résidence, le lendemain, nous permettra d'observer deux belles chapelles, de nombreuses chambres et antichambres, dont certaines furent construites pour recevoir l'Empereur du Saint-Empire Romain Germanique, notamment par le célèbre architecte François Cuvilliers. Des salles nombreuses, donc, tantôt immenses, tantôt plus modestes, tantôt d'obédience baroque, tantôt inspirée par le classicisme ou encore par le style Rococo, tantôt garnies de nombreuses statues et tapisseries, tantôt plus minérales ou boisées. Si l'ensemble a été quasiment intégralement reconstruit, l'on peut aisément percevoir avec cet édifice la puissance économique et politique qui a été et qui reste celle de Munich, ville royale, tournée vers la France et l'Italie plus que vers le reste du pays.

Notre visite ne peut pas échapper aux lieux qui sont ceux du *Oktoberfest*, fête de la bière mondialement renommée. On constate très vite que les Munichois n'attendent pas le mois d'octobre pour consommer du houblon ! Au *Viktualienmarkt* et à la *Hofbräuhaus*, la bière semble couler à flot en permanence, ce dont nous ne nous plaindrons pas pour le reste du séjour ! Eclectique, superbe, fière d'elle-même jusqu'à l'agacement, mais incontestablement charmante et enjouée, Munich reste une ville très attirante, dans laquelle, comme on dit en France, il y a à boire et à manger... Et en abondance !



Le Biergarten du Viktualienmarkt

source : www.muenchen.de

Simon Fouquet

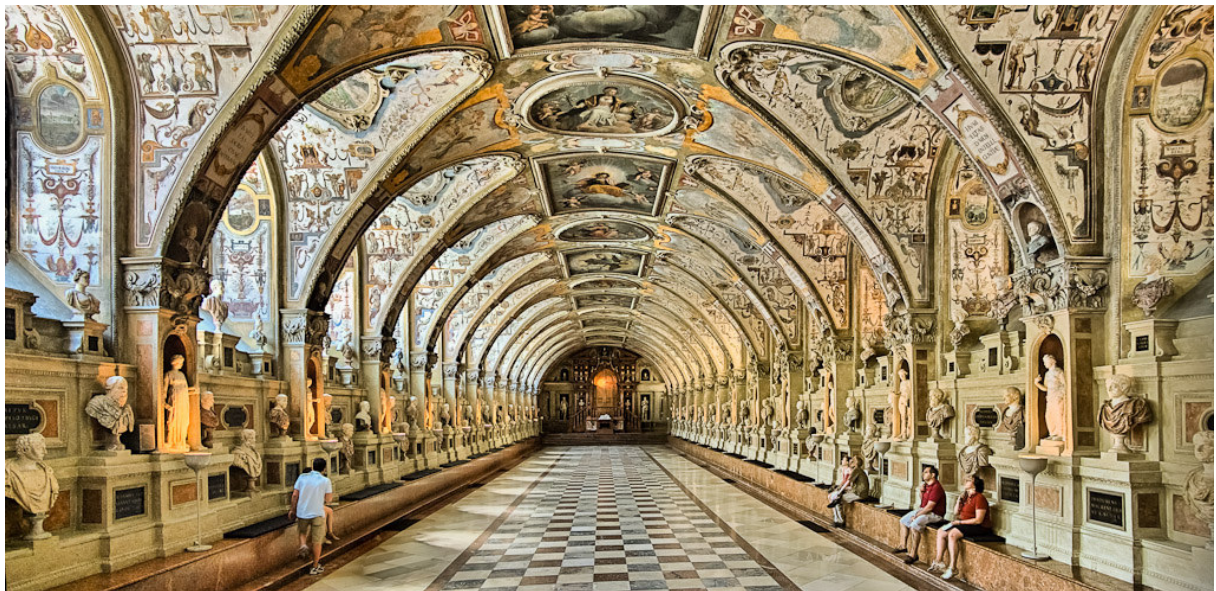
Visite de la Résidence

La visite de la Résidence de Munich est un point incontournable pour quelqu'un qui souhaite connaître l'histoire de la Bavière. Le palais, son nom l'indique, fut la résidence principale des princes et des rois de la Bavière depuis le Moyen Age. Lors de leur séjour dans la capitale bavaroise, les membres de la dynastie de Wittelsbach habitèrent dans les enceintes du palais, construites dans les styles Renaissance, baroque ou classique. Le palais fut non seulement un espace privé de princes-électeurs, mais eut aussi et surtout pour fonction de rendre manifeste la richesse et la grandeur de la dynastie d'une part devant ses sujets, et devant les puissances extérieures d'autre part, comme les empereurs du Saint Empire romain germanique, qui se rendirent en Bavière pour des visites officielles. Me préparant à notre voyage d'études à Munich, je me suis particulièrement intéressé à un moment remarquable de l'histoire des relations du pouvoir impérial et de la dynastie princière dans la seconde moitié du XVIIIe siècle.

En effet, par sa position géographique et sa situation économique la Bavière joua toujours un rôle important dans l'espace germanique. Les empereurs du Saint Empire, cherchant à consolider leur pouvoir, désiraient rattacher le pays à leurs possessions. Ainsi, dans les années 1778 et 1780, Joseph II, l'empereur de la dynastie autrichienne des Habsbourg entreprit plusieurs tentatives pour s'emparer de la Bavière. Une démarche militaire en vue de la conquête de la Bavière aurait inévitablement provoqué une nouvelle guerre avec la Prusse, c'est pourquoi Joseph II chercha un autre moyen de rattacher le pays aux possessions autrichiennes. En 1784 il proposa à Charles, duc de Deux-Ponts, héritier du prince-électeur bavarois Charles-Théodore, d'échanger la Bavière contre les Pays-Bas Autrichiens. Charles deviendrait ainsi le roi des Pays-Bas Méridionaux et recevrait en plus une compensation généreuse de la part de l'Autriche. Cette dernière annexerait à son tour les terres bavaroises, dont la population lui était linguistiquement et culturellement proche.

Tout était prêt au début de 1785 pour réaliser un échange, dont les préparatifs s'effectuèrent en secret, quand les Grandes puissances européennes et surtout la Prusse grâce à leurs espions découvrirent les projets de Joseph II. Insister davantage sur l'échange aurait signifié pour l'Autriche déclencher une nouvelle guerre à l'échelle européenne, ce qu'elle voulait éviter. Ainsi, Joseph II abandonna son idée de rattacher la Bavière aux possessions des Habsbourg. Notre visite à la Résidence nous a plongés dans l'atmosphère de l'époque. Entièrement détruit au cours de la Seconde Guerre mondiale, le palais fut scrupuleusement reconstruit par des spécialistes. Les façades extérieures et les décorations intérieures, dont les auteurs se sont inspirés des exemples italiens et français, présentent un ensemble architectural unique qui fait la particularité de la Résidence. Devenue musée en 1918, elle reste un des plus grands trésors du patrimoine de la Bavière.

Roman Motornov



L'Antiquarium, vaste salle-musée de la Résidence qui était un des premiers musées européens ouverts au grand public où des statues grecques et romaines sont exposées

© R. Fetzer, source : de.wikipedia.org

Visite du musée d'art *Lenbachhaus*

Après un solide déjeuner dans l'une des plus anciennes brasseries de Munich, la *Hofbräuhaus*, nous quittons l'ambiance folklorique et festive des costumes traditionnels pour nous rendre d'un pas tranquille à la *Königsplatz* sur laquelle donne la *Lenbachhaus*.

Il s'agit de l'ancienne demeure d'un peintre munichois, Franz von Lenbach, qui, à la fin



© R. Winter

du XIXe siècle, a voulu créer un centre d'art européen à Munich et qui a réuni et fait se rencontrer de nombreux artistes dans cette résidence. Après sa mort, sa veuve a vendu la maison et son fonds artistique à la ville de Munich qui en a fait la galerie d'art municipale. La collection a été étoffée par deux donations après-guerre : celle de Gabriele Münter, compagne de Kandinsky, en 1957, et celle de Bernhard Koehler en 1965.

Le musée est composé de deux espaces d'exposition : le bâtiment de la maison de Franz von Lenbach qui a été agrandie, et un endroit auquel on accède par une station de métro, le *Kunstbau*, aménagé lors de la construction de cette station. La collection est surtout connue pour des nombreuses œuvres des représentants du mouvement du Cavalier bleu (*Der blaue Reiter*), groupe d'artistes d'inspiration expressionniste formé à Munich. Le musée possède



© Lenbachhaus

en outre les œuvres de peintres munichois des XVIIIe et XIXe siècles, ainsi qu'un grand nombre d'œuvres contemporaines.

Lors de notre visite, le *Kunstbau* abritait une exposition dédiée à l'amitié entre Franz Marc et August Macke, deux des principaux représentants du *Blauer Reiter*. Dans l'autre bâtiment on pouvait trouver des œuvres d'autres membres du *Blauer Reiter* comme Vassily Kandinsky, Gabriele Münter, Alexej von Jawlensky et Paul Klee.

L'exposition du *Kunstbau* sur Marc et Macke m'a beaucoup plu et je l'ai trouvée très intéressante, mais le reste de la collection m'a moins séduit ; cette réserve est cependant peut-être liée à une réceptivité moins grande de ma part après avoir passé plus d'une heure et demie dans l'exposition du *Kunstbau*.

Olivier Coelho

Les Pinacothèques



La façade nord de la Alte Pinakothek

© R. Winter

Après un petit-déjeuner dans un *Biergarten* non loin de l'hôtel où l'on a vue sur l'imposant palais de justice néo-baroque, nous nous sommes dirigés vers les Pinacothèques. Munich a la particularité de disposer de trois pinacothèques richement dotées. La ville a été assurément pionnière dans le domaine des musées, puisque la *Alte Pinakothek* inaugurée en 1836 est l'un des premiers bâtiments au monde conçus exprès à cet usage (elle est contemporaine du *Altes Museum* de Berlin construit par Schinkel). Sous l'impulsion du roi Louis Ier, le visage de la ville s'est transformé ; en plus de tracer un prestigieux axe Nord-Sud, la *Ludwigstraße*, le roi décide de l'implantation à l'Ouest de la ville d'un quartier réservé aux arts, autour de la *Königsplatz* avec ses propylées et ses deux musées néo-classiques, la *Glyptothek* et la *Antikensammlung*. Les pinacothèques se situent près de la *Königsplatz*, et forment ainsi avec la *Lenbachhaus*, les collections antiques et d'autres musées un important quartier des arts (nommé *Kunstareal München*). Comme nous sommes un dimanche, l'entrée dans les Pinacothèques ne coûte que 1,- € par musée.

La *Neue Pinakothek* est la première que nous visitons, c'est un bâtiment résolument post-moderne qui ne fait pas l'unanimité. Il existait déjà une « nouvelle pinacothèque » inaugurée en 1854, mais celle-ci a été fortement endommagée par les bombardements en 1945 puis ses ruines dynamitées. Caractérisée par un plan très lisible et des salles lumineuses, la *Neue Pinakothek* se concentre autour du XIXe siècle en peinture et en sculpture. Elle comporte cependant des tableaux de la fin du XVIIIe, en particulier de très beaux Gainsborough (*Portrait de Mrs Thomas Hibbert*, 1786).

La visite se poursuit avec la peinture allemande du début du XIXe, représenté d'une part par les Nazaréens, ces peintres allemands qui, dans le sillage de Winckelmann ou Goethe firent un voyage en Italie voire s'installèrent à Rome, ce qu'illustre l'allégorie *Italia und Germania* de Friedrich Overbeck (1828), d'autre part par les romantiques. Caspar David Friedrich est assez bien représenté (moins qu'à la *Alte Nationalgalerie* à Berlin), mais l'on s'attarde davantage sur la superbe cathédrale de Schinkel (*Dom über einer Stadt*, 1830).

Vient une section sur les peintres du Biedermeier et de l'historicisme, de Carl Spitzweg (sa représentation du pauvre poète, *Der arme Poet*, où le scribouillard est représenté au lit,

dans une mansarde, avec un bonnet de nuit et la métrique d'un hexamètre écrite sur le mur, fait sourire tous les germanistes) à Moritz von Schwind, en passant par les peintres au service des Wittelsbach : si l'intérêt de cette section peut sembler plus historique qu'artistique (on y découvre par exemple qu'un Wittelsbach est devenu roi de Grèce !), les peintures y sont de bonne facture. Pour la fin du XIXe siècle en territoire germanophone, mentionnons Böcklin ou Feuerbach, suivis des impressionnistes tels Max Liebermann ou Lovis Corinth dans leurs œuvres de jeunesse. Le *Jugendstil* est peu représenté (on trouvera cette période bien documentée à la villa Stuck) mais la collection comporte néanmoins deux Klimt emblématiques : le portrait de *Margaret Stonborough-Wittgenstein* (ci-contre), sœur du philosophe (1905), et la miniature *Die Musik II*. Enfin avec de nombreux Van Gogh (les fameux *Tournesols*), Monet, Cézanne, Renoir, Gauguin, Degas, on se trouvera en pays de connaissance.



source : www.wikiart.org

En face nous attend le bâtiment rectangulaire de la *Alte Pinakothek*, très fortement endommagé par les bombardements mais reconstruit en laissant visible la trace des dégâts. Le bâtiment se trouve actuellement en travaux et la moitié de ses salles sont de ce fait inaccessibles. On peut néanmoins voir la plus importante collection de peinture allemande du XVIe siècle (*Altdeutsche Malerei*), témoin de l'intérêt de la famille régnante pour cette peinture longtemps dévalorisée par rapport à la tradition italienne. On y voit de superbes retables du XVe siècle ou encore des tableaux de Cranach. L'autoportrait le plus célèbre de Dürer constitue également une pièce importante de cette collection. Du côté de la peinture flamande, signalons Brueghel (*Seehafen mit der Predigt Christi*, 1598) ou encore Rubens. La collection italienne à l'étage, malgré la réduction de la surface engendrée par les travaux, offre de nombreux Giotto, Titien (*Portrait de Charles Quint*), de Vinci (une *Madonne de jeunesse*) ou Lippi.

Le temps ne m'aura pas suffi pour visiter la *Neue Pinakothek*, qui, inaugurée en 2002, complète le panorama munichois sur l'histoire de l'art par l'art contemporain et le design. S'y trouve également le musée d'architecture de la *Technische Universität* voisine du quartier des pinacothèques.

Guillaume Reussner

« Hundehertz » aux *Kammerspiele* : Une expérience théâtrale hors du commun

Peu savaient ce qu'ils allaient découvrir ce soir de printemps en entrant dans les *Münchner Kammerspiele*. Ils s'apprêtaient pourtant à vivre une expérience hors des cadres habituels du théâtre.

L'histoire, librement adaptée d'une nouvelle satirique de Mikhaïl Boulgakov publiée en 1925, est assez peu commune. Un chirurgien, à mi-chemin entre l'apprenti sorcier et le savant fou, se livre à des expériences inédites sur un chien errant, ce qui a pour résultat de transformer l'animal en homme, parlant et agissant. Cet homme proprement malappris et vulgaire perturbe profondément l'environnement du chirurgien, de sa bonne, compagne qui n'a rien à lui envier en mégalomanie, et de leur voisin.e travesti.e, pole-danseur.se, voyeur.se et bavard.e. Tensions, conflits larvés et animosités se développent, grandissent, jusqu'à l'explosion : l'homme au « cœur de chien » (*Hundehertz*) finira, après avoir été successivement incompris, séducteur, célèbre, riche, capturé, torturé, par reprendre sa forme originelle... Car né chien, tu redeviendras chien. Le texte, adapté à la scène par Julia Lochte, propose une vision sans concession d'une société et d'individus pétris de capitalisme jusqu'à l'os au point d'en perdre toute valeur, toute *humanité*.

A cette intrigue extravagante, puissante, répond une mise en scène de Matthias Günther exubérante, qui emprunte à la *techno parade* sa bruyante exaltation, au disco ses costumes *kitsch* et son tape-à-l'œil, à l'*underground* son latex et ses fouets, à la rue son atmosphère compacte, percée de néons, teintée de mystère. Le texte n'est presque plus qu'une toile de fond derrière la prégnance des décors et du travail scénographique sonore et lumineux. Les portes claquent, les spots éblouissent les acteurs, le public, les costumes scintillent, la musique retentit. L'espace scénique est malmené par la violence des effets qui tantôt s'entrechoquent, tantôt se percutent et semblent se briser. Scène et décors ont une vie propre, presque parallèle aux gestes des acteurs : le spectateur est à la fois violenté et fasciné par cette débauche qu'il observe et qui l'entoure.

Dans cet environnement potentiellement hostile, assurément étranger, le jeu de l'acteur se fait douleur, bruit et cri. Les personnages sont à l'image de leur milieu : hyperboliques, chatoyants, agressés et agressifs. Les dialogues sont des combats, les contacts des coups : chacun est seul, et fait payer cette solitude aux autres. L'ouverture de la pièce est pour cela exemplaire : Merlin Sandmeyer (ci-contre, au premier plan), magnétise la scène dans une interprétation captivante d'un chien-homme torturé entre la confiance infaillible et l'enthousiasme débordant de l'animal et la méfiance que le genre humain – à travers le chirurgien – commence à lui inspirer. Le cadre est très vite posé, magistralement.



Assister à « Hundehertz », c'est se confronter à l'étrange(r) et questionner ses attentes habituelles de spectateur, accepter de se faire surprendre par un théâtre qui implique corporellement son public. Assister à « Hundehertz », c'est donc découvrir une autre forme de théâtre, dans la lignée directe du Vincent Macaigne controversé de *l'Idiot ! Parce que nous aurions dû nous aimer*.

Hélène Milet

Les archives littéraires *Monacensia*



La Hildebrandhaus en 1903

source : www.muenchenwiki.de

Après la grasse matinée qui nous a été octroyée la veille – et que nous avons tout particulièrement savourée – nous nous levons de nouveau à l'aube (enfin, presque) le lundi matin pour nous rendre aux archives littéraires de la bibliothèque municipale de Munich (*Monacensia*). Malheureusement, nous n'avons pas eu la chance d'admirer la *Hildebrandhaus* qui abrite d'ordinaire ces archives, car il était en restauration au moment de notre séjour.

Les documents avaient momentanément quitté la Maria-Theresia-Strasse pour la Watzmannstrasse, où nous avons fini par trouver – grâce aux smartphones de nos accompagnateurs plus qu'à notre sens de l'orientation – le bâtiment que nous cherchions, caché au bout d'une petite allée. Les deux membres des Archives qui nous ont accueillis ont retracé l'histoire de cet institut mondialement connu, qui rassemble aujourd'hui un grand nombre de manuscrits, de lettres ou de photographies d'auteurs en lien avec Munich : Klaus et Erika Mann, Annette Kolb, Frank Wedekind, Ludwig Thoma ou encore Lena Christ. Nous avons ensuite discuté du rôle de l'archiviste dans la conservation et la gestion de ces fonds, en particulier de leur numérisation et de leur mise en ligne. Si cela représente un travail titanesque, cela permet également une plus grande diffusion des sources et facilite les travaux de recherche.

Après avoir reçu des informations sur les démarches à suivre pour consulter des manuscrits conservés dans ces archives, nous nous sommes amusés à déchiffrer – ou plutôt essayer de déchiffrer, car la tâche était ardue - une lettre rédigée en *Sütterlin*, une écriture cursive utilisée en Allemagne entre les années 1920 et 1940. La visite s'est achevée sur cet échec relatif, et nous sommes repartis en direction du *Ostfriedhof* pour nous rendre à l'université Louis-et-Maximilien.

Camille Auboin

Visite de la *Ludwig-Maximilians-Universität*

Pour moi, ce voyage était beaucoup plus un défi qu'un loisir, parce qu'il me manque encore une compétence suffisante en allemand pour comprendre facilement ce que les autres disent. C'est comme si je me retrouvais dans les premiers jours quand j'étais à peine arrivé en France il y a trois ans, dans une situation où je suis confronté à un nouveau monde qui émet des sons étranges flottant dans l'atmosphère comme de beaux oiseaux.

C'est pourquoi il me paraît parfois mieux adapté d'utiliser ce « je », au lieu du plus collectif « on » pour raconter cette version, éclipse et peut-être digressive, de l'histoire.

C'est une dame un peu âgée qui nous a accueillis pour la visite de la *Ludwig-Maximilians-Universität*. Je crois qu'elle m'a trouvé attentif, mais c'est simplement parce que sinon je n'aurais rien compris. Sa patience et ses paroles lentement prononcées me mettaient en fait largement à l'aise et m'ont fait comprendre pas mal de choses. Je n'avais plus cette chance avec l'autre guide, une jeune demoiselle nous présentant l'histoire du groupe clandestin « Weiße Rose » qui s'était opposé aux Nazis. Ce qui m'a le plus marqué, c'est cette plaque (ci-contre) que je vois par hasard en me promenant près de l'université, et sur laquelle je lis « Sophie und Hans Scholl ... »

- - - *Je sens que ces gens sont bien là, très proches de moi.*



© Lizao Ye

Pas loin de l'université nous sommes allés dans une librairie vendant des livres de poche de couverture jaune de la marque « Reclam ». La connaissance de cette marque, banale pour les littéraires, sera pour moi l'un des plus grands héritages qui reste après ce voyage – c'est elle qui m'a conduit à découvrir, après mon retour à Paris, un livre intitulé « Quantentheorie und Philosophie » de Werner Heisenberg.

Lizao Ye

La Fondation *Maximilianeum*

Vers la fin de notre voyage à Munich, nous avons visité la Fondation *Maximilianeum*, fondation qui offre des bourses aux étudiants les plus brillants de Bavière. L'ENS est liée à la fondation depuis bien des années par un échange : deux de ses boursiers sont reçus chaque année à l'ENS et deux élèves de l'ENS ont la prestigieuse possibilité de passer une année à Munich au sein de la fondation.

Nous remercions chaleureusement M. Hanspeter Beißer, président de la fondation, et les boursiers de nous avoir accueillis si généreusement. Un grand merci également à Lena Greska et Céline Roussel de nous avoir fait découvrir le *Maximilianeum* par une visite guidée. (RW)

Voici un petit récapitulatif de l'histoire de la fondation *Maximilianeum*. Elle a été créée en 1852 par le roi Maximilien II de Bavière pour permettre aux bacheliers bavarois les plus doués de suivre les études dans l'une des universités de Munich sans se soucier des questions matérielles. En plus de cela, Maximilien II a invité de nombreux professeurs bien connus de toute l'Allemagne à enseigner à l'Université de Munich, fondé le Musée National bavarois de Munich et réformé le système éducatif.

Maximilien avait déjà conçu le projet de créer une institution destinée à assister les jeunes étudiants quand il était prince-héritier. Accédant au trône en 1848, il entreprit la réalisation de son projet ambitieux. Comme le Parlement lui a refusé obstinément les moyens financiers nécessaires, Maximilien a utilisé ses fonds personnels pour ouvrir l'*Athenaeum* en 1852, qui a été rebaptisé *Maximilianeum Royal* cinq ans plus tard. L'épithète « Royal » a disparu dans la foulée de la Révolution républicaine de novembre 1918. À partir de ce moment, l'institution porte son nom actuel.



Le Maximilianeum en 2012

source : commons.wikimedia.org

Avec cette fondation, le roi a poursuivi le but de gagner pour le service d'État les vingt-six meilleurs bacheliers de toute la Bavière sans prendre en compte leur rang social ou le revenu de leurs parents. À cette fin, il a proposé de faire les études à l'Université de Munich à ceux qui avaient passé la procédure de sélection très stricte et de les soulager de frais de subsistance. Aujourd'hui, par exemple, les candidats doivent obtenir le résultat maximal au baccalauréat (1.0), passer l'examen ministériel pour les élèves à haut potentiel et le Grand Oral (*Maximsprüfung*) au Ministère de l'Enseignement et de la Culture de Bavière. Une attention particulière est accordée à la variété des centres d'intérêt des candidats, à leur ouverture d'esprit envers des questions nouvelles, qui sortent des sentiers battus, ainsi qu'à leurs compétences sociales. Chaque année, 400 bacheliers environ obtiennent 1.0 au baccalauréat, et seulement six à huit candidats sont retenus au bout de la procédure. Au début, Maximilien a contraint ses élèves aux études juridiques, mais autorisé les autres disciplines à partir de 1860. Deux exceptions demeurent toutefois: la médecine, et les études de théologie si elles ont pour but une charge ecclésiastique.

La Fondation *Maximilianeum* n'offre pas d'argent à ses boursiers. Ils sont cependant logés et nourris gratuitement. Initialement, le logement était temporaire, mais depuis 1874 ils habitent dans le *Maximilianeum* même. Jusqu'en 1918, les pensionnaires ont partagé le bâtiment avec les Pages du Roi, l'école pour les enfants de l'aristocratie bavaroise. Jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, le *Maximilianeum* abritait en outre une galerie publique avec trente tableaux de scènes historiques et vingt-quatre bustes en marbre des grands hommes. Le bâtiment, les tableaux et les bustes appartiennent à la Fondation encore aujourd'hui.

La période la plus turbulente de l'histoire de la Fondation *Maximilianeum* correspond à l'entre-deux-guerres. Elle a survécu à la chute de la monarchie indemne car Maximilien II

avait décrété que, dans ce cas, le protectorat de la Fondation devrait être transféré au recteur de l'université Louis-et-Maximilien de Munich. Néanmoins, l'institution a été gravement frappée par la grande inflation des années 1920, lorsqu'elle a perdu 1,5 millions de *Mark* environ. Sous le Troisième Reich, parallèlement aux problèmes financiers endémiques, la Fondation a subi des nombreuses tentatives de « Gleichschaltung ». Heureusement, cela a pu être évité, aussi bien que le projet de plusieurs cadres nazis visant à placer la Fondation sous la tutelle directe du Parti.

Après la Seconde Guerre mondiale, la Fondation a fait face aux difficultés financières apparemment insolubles causées par les dégâts graves infligés au bâtiment pendant la guerre. Le sauvetage est arrivé en 1949, lorsque le Parlement et le Sénat de la Bavière, dont le bâtiment avait aussi été détruit, ont emménagé au *Maximilianeum* comme nouveaux locataires. Malgré quelques tensions occasionnelles, la symbiose du Parlement et de la Fondation s'est maintenue au fil des décennies.

Aliaksandr Minets



Panorama de la ville vue par la terrasse du Maximilianeum

© R. Winter